

Corinne Desarzens

Poisson-Tambour

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES

« POISSON-TAMBOUR »,
CENT SOIXANTE-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : NICOLAS DE STAËL,
« PAYSAGE. MARINE », 1954. HUILE SUR TOILE, 60 X 81 CM
FONDATION JEAN ET SUZANNE PLANQUE, LAUSANNE
CLICHÉ LUC CHESSEX. © ADAGP & PROLITTERIS, 2005
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-162-6
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2005 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

(...) le fil au bout duquel
les poissons tremblaient
comme des flammes d'argent.

GUY DE POURTALÈS

Rut de licornes vautreées sur des lits de rhododendrons,
cannibales qui mâcheraient des fleurs,
la vie s'en va à la dérive, rien à craindre :
tout est coupé d'avance bien proprement,
en petites tranches fines enveloppées dans de la cellophane.

HENRY MILLER

(...) un coup de poing
ou de nageoire
sur le tambour de l'âme.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

DES MERCIS
AU JÉSUI TE DÉFROQUÉ DONT JE NE CONNAIS QUE LE PRÉ NOM,
DENIS-FRANÇOIS,
AU D' JOZSEF CSIZMAZIA, À BUDAPEST, QUE JE VISITE EN RÊVE,
À GEORGES METZENER, DIRECTEUR DES TAMBOURS
À L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE NYON,
ET À PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE,
QUI M'A ACCORDÉ LES HEURES DE TRANQUILLITÉ NÉCESSAIRES
C. D.

O N NE CONNAÎT pas ses proches. Rien de nos plus proches. Je ne sais rien de mon frère. Pas même s'il préférerait le vert au bleu, ni ce qu'il mettrait dans son café. Ni le diamètre de sa calvitie. J'aurais dû monter sur une chaise, pour le savoir, ou passer derrière lui, les rares moments où il acceptait de s'asseoir. Il était grand, beau, brusque, le poil acajou, de cette nuance que n'importe quelle femme voudrait avoir aujourd'hui. Je ne l'ai jamais touché. Parler vaut moins que toucher. Nous n'avons jamais parlé d'amour non plus. Je ne sais pas combien de billets il devait poser sur la table, ou serrer dans un élastique, pour être aimé. Je ne le connais pas. Il pousse les jours dans sa vie inconnue, quelque part où ils dégringolent, comme les cartes postales qui glissaient derrière le banc, par la fente entre le mur et le bois, ne se retrouvaient jamais. Et pourtant, dans cette vie inconnue, il y a quelque chose que je ne connais que trop bien.

La cabane de pêche sent le métal froid, le bois mouillé, le sang et le vieux papier. Sur le répondeur passe encore la voix de mon frère. Son prénom n'a pas quitté l'annuaire. Il fait cru. Le sol a été lavé à grande eau. Au-dessus de la balance pend un calendrier de papier recyclé, vieux et neuf à la fois. Un calendrier moche, sans fantaisie. Une typographie de plaque d'immatriculation. Plusieurs lundis de suite, un crayon a tracé les lettres AA. En bas, il y a un post-it collé dessus, avec deux numéros de téléphone, le premier encore au crayon, suivi de quatre chiffres, un code bancaire peut-être ou un numéro incomplet, l'autre au stylo. La balance penche un peu, équilibrée d'un côté par une carte postale pliée en quatre. Sous la table s'effondre une pile de journaux, contre une boîte de carton gris-vert. Je me demande à quoi correspond ce AA. D'agenda, non, il n'en a jamais eu.

— Tu ne connais pas ta mère ? m'avait récemment demandé mon père d'un ton acide. Tu prétends que...

— Mais non. Elle non plus.

À part qu'elle dit oui et non à la fois, toujours. Voilà ma seule certitude. À quinze ans, je retenais mon souffle près de la haie du jardin, sentant la présence, derrière, d'une inconnue absorbée par l'arrosage d'une salade, par une ficelle dans ses mains, par une pensée, une inconnue qui est ma mère, hésitant à manifester ma propre présence, inutile, savourant la délicatesse de ce moment bizarre, en faisant attention à ne pas respirer trop fort, de peur que même fermer les yeux fasse du bruit, qu'elle sursaute en poussant un petit cri.

Je n'avais pas envie d'étaler les définitions de connaître. Il y en a tellement. L'envie d'ouvrir une porte. Et puis une porte derrière une autre porte. Se taire dans le noir. Côtayer en détaillant les défauts, et continuer à aimer quand même. Vivre toute une vie en partageant le même toit mais pas forcément le lit, comme des étudiants. Tutorer, alors que recule, encore, encore, cette troisième personne : lui, Frédéric.

Sa vie inconnue. Les questions qu'il ne m'avait pas posées. Ce que j'aurais aimé lui raconter, avec des interruptions, juste pour me rendre compte s'il était captivé ou non. *Ferré*, dirait le pêcheur. Mais cela aurait été impossible, de toute façon, depuis plusieurs années. Nous ne parlions plus. Avoir de ses nouvelles revenait à laisser la personne qui en donnerait tracer un geste dans l'air, une courbe, un zigzag, un baromètre de santé. Calme, *statu quo*, avis de tempête, violence. Un bulletin de météo marine, plein d'abréviations, aride, sans rien des hésitations du capitaine dedans.

Troublant, aussi, de se sentir inconnu à soi-même en réalisant qu'il est à jamais impossible de se voir s'avancer dans une allée, ou s'éloigner, à jamais impossible de se voir soi-même, de dos. Seuls les jumeaux identiques le peuvent.

Frédéric était un jumeau identique.

Dans chaque vie grandit un sentiment d'insuffisance, s'étalent les restes d'une stupeur d'origine. De la peine ? Non. Le souvenir diffus, plutôt, mais persistant de quelque chose à côté de quoi on est passé sans voir, de quelque chose de négligé, d'oublié, de presque perdu. Et l'émerveillement de

ce qui continue à le faire bouger, quand on reste éveillé dans le noir, sur le dos, à s'interroger. Les yeux ouverts dans le noir, parfaitement bien et parfaitement désolés, maintenant que les mots s'enfoncent doucement dans le silence. Un silence d'eau et de nuit, les mots comme des pièces de monnaie tombant en spirale, très lentement, dans une fontaine porte-bonheur.

Le corps de mon frère a éclaté.

Je redoute le moment où les hommes en uniforme mettront la carte postale dans une pochette en plastique scellé, avec un numéro et la fiche d'identité électronique de mon frère. Un œil sur le AA pour le mémoriser, j'emporte le post-it, la boîte de carton qui fait s'effondrer encore plus les journaux, et je soulève la balance pour retirer la carte postale. Une carte postale que je lui ai adressée moi-même, il y a bien vingt ans. Un pont sur la Seine et deux danseurs. Une carte que je reconnais mais n'ai pas envie de regarder. Pas maintenant.

Rassembler les morceaux est la moindre des choses que je puisse faire.

CONGRE

C'EST un dimanche. Dimanche n'appartient pas au temps. Dimanche appartient au sucrier. Au lait, à la farine, à l'œuf. Les miettes parlent. Le lait empêche de crier. Les heures avancent autrement. Un sursis. Un jour confortable sans rien d'autre à faire que d'être ensemble.

Nous habitons cette maison depuis deux mois. La prairie nous a décidés. Si près du centre-ville, toute cette herbe, et même un renard pour nous saluer chaque soir. Une renarde, a dit celui qui partage mon toit et que je tutoie, désormais nourrie avec des croquettes pour chiens, *spécial poil brillant*, parce qu'elle a des petits et besoin de reprendre des forces.

Derrière les arbres en lisière de la prairie passent les trains. Celui-ci jette des étincelles. Celui-là gifle et secoue. Cet autre laisse derrière lui une traînée verdâtre, gazeuse, dans le soir. Ils se voient mieux quand les arbres n'ont pas encore de feuilles.

Ils traversent des milliers d'endroits que nous ne verrons jamais. Nous aimons les voir surgir tout illuminés, la nuit. Sentir cette décharge de poisson électrique. Nous imaginons un congre luisant. Le couteau d'argent d'une orphie. Une anguille impossible à capturer. Les wagons panoramiques ont deux fois plus de fenêtres.

D'habitude, je me lève la première. Pour regarder les feuillages bouger, avant de savoir si je suis un homme ou une femme, avant de reconnaître mon propre nom sur une enveloppe, dans cette demi-conscience où les mains tâtonnent alors que l'esprit perçoit clairement, tranquillement, la forme d'une oreille, le reflet d'un verre, un geste, trois mots échangés. Mais, ce dimanche, tu te tiens à la fenêtre, debout. Il est presque neuf heures.

— C'est bizarre. Ce train, là, immobilisé depuis une demi-heure.

Un moucheron écrasé contre le pare-brise de la voiture te fait fermer les yeux. Les personnages des bandes dessinées, quand ils vont très vite, ont de petites roues aux pieds. Ils se précipitent vers le plongeur et tu ne peux pas les arrêter.

Ce train brille, penché, de biais sur les voies. Difficile de savoir où est son nez, où sa queue. Tu scrutes les arbres. Il vient de l'est, il a dépassé la gare puis s'est arrêté.

Nous avons passé la soirée chez nos voisins. J'ai attendu que nous soyons rentrés pour t'expliquer pourquoi le seul nom d'une ville brésilienne avait provoqué en moi une telle réaction. Vincent et Frédéric, mes frères jumeaux, auront quarante-huit ans

dans un mois et huit jours. Ils sont pêcheurs professionnels. Leur activité, en tandem, prend l'eau. Ils se bagarrent souvent et ne supportent plus le miroir que l'un tend à l'autre, tout le temps. Plus d'une fois, tu les as imaginés se battre à bord de leur bateau.

Tu restes debout, à la fenêtre, et tu ne penses plus à l'eau, maintenant, mais à un code-barres. Aux petites zébrures qui donnent l'illusion de la vitesse et contiennent autant d'informations que la boîte noire tombée d'un avion. Dedans, il y a le début et la fin, la provenance et l'explication. Tu tournes le dos au petit-déjeuner. Un adolescent amoureux n'a pas envie d'être là quand le téléphone ne sonne pas. Un adulte inquiet n'a pas envie d'être là quand le téléphone sonne.

Ce que nous prenons pour les jeunes feuilles des érables ne sont pas des feuilles mais des fleurs. Il est possible de se tromper. Un choc contre une vitre peut aussi faire un très beau bruit. Mon frère Frédéric et moi roulions dans la forêt de Chinon, voici vingt-cinq ans. Nous allions lentement, par une nuit très noire de la fin du mois d'août, quand la voiture a percuté un grand duc. Un bruit d'oreiller. Doux. Un grand duc, oui, car Frédéric est descendu, a longé le bas-côté de la route pour vérifier, avec une lampe de poche. Ce choc sourd parle d'un plumage merveilleux, de la nuit, partout, de lenteur plus que de violence. Quand les enfants me demandent comment nous étions, avant, ce que nous faisons, où nous allions, je leur raconte le bruit d'oreiller du grand duc, dans la forêt de Chinon.

Nous regardons les arbres. Leurs troncs vibrent. Dans notre corps, les molécules s'arrangent autrement. Il est neuf heures dix.

Comment saurons-nous jamais? Pour certains, nous sommes comme les moucheron qui écrasent un jour d'été. D'autres disent, au contraire, que le moindre petit moineau ne perd pas une seule plume qui ne lui ait été arrachée par le doigt du grand maître des codes-barres.

Le téléphone sonne.

*N*OTRE enfance a le goût du lait et du sel et du sang. Le lait de maman puis d'un grand bidon de fer. Le sel de la mer. Le sang du poulet vidé. Celui des poissons consolés par le linge. Une jeune fille nous emmène au bord de la mer. Le sel reste dans nos maillots de bain mouillés. J'ai toujours très faim, après. Je mangerai mon maillot de bain et il aura le goût de poisson. Une faim de loup. Le sel aiguise l'envie d'avalier le ciel, tout rond, avec le beurre, et le jambon, et les biscuits. Encore. C'est grisant. J'aimerais avoir toujours faim. Maman ne se baigne pas. Elle a peur du soleil et le trouve dangereux, pour nous. Elle nous enterrerait volontiers, comme des asperges dodues à faire prospérer à l'abri, dans le sable, pour préserver notre peau tendre, pour nous garder des coquillages coupants, du feu de l'après-midi, des regards. Elle nous attend à la maison. Elle surveille la poêle. Chauffé, le poisson s'ouvre et ses yeux s'arrondissent en perles blanches. La peau se détache toute seule et se mange, noire et grise et or. Deux verres de vin clair montent la garde, sur la table. Je suis Frédéric.

POISSON-LUNE

NOS VOISINS de deux portes plus loin, elle, psychologue, lui, biologiste, ont une fille adoptive, Marie. Elle vient du Brésil, connaît ses parents biologiques, se demande pourquoi eux, pourquoi elle, pourquoi, bien sûr, ils ont abandonné leur enfant. Elle chatte sur le net, croisant parfois d'autres métis adoptés. La table est mise pour quatorze. Les volutes généreuses de l'humidificateur s'accordent aux plats chinois. Tu passes ta main sur le daim marine du canapé. Quand tu as chaud, tu recherches la fraîcheur. Par mouvements de reptation, tes cuisses recherchent des centimètres froids, où personne ne s'est encore assis. Quand tu es rassasié de riz, tu réclames l'épice, le fort. Tu declines le dessert mais, tout bien réfléchi, tu avalerais le sucre de la terre, puis fantasmerais devant un bocal de cornichons au vinaigre. Tu ne peux pas faire ça. Pas ici. Pas maintenant. Marie se lève pour aller chercher Marcelo à la gare,

au train de vingt heures trente. Elle ne l'a vu qu'en photo. Il a des joues rondes, lisses et pleines, un sourire qui flotte et le cheveu très ras : un visage de poisson-lune. Et tout de noir vêtu. Il habite Genève, maintenant. Il vient de Recife. Il ne parle pas beaucoup. Seul subsiste le nom de Recife, le temps de son passage. Ce soir, Marcelo affronte une maison inconnue. Il reste une heure, à peine, puis s'éclipse, poliment.

Recife.

J'avais vingt-sept ans, Frédéric vingt-trois. Cette année-là, nous étions invités par un ami émigré à São Paulo. Orphelin à douze ans, D. oscillait entre la désespérance des affres et de la misère noire engendrées par la Seca do Nordeste, et la délectation proustienne avant la dispersion aux enchères d'une collection de raretés, parmi lesquelles une cage à grillons d'ivoire sculpté atrocement raffinée. Je crois que Frédéric détestait D., sauf sa maison, isolée, propice à la chasse aux papillons, de nuit, avec des lanternes et des draps blancs tendus entre des piquets. Le Brésil était loin, les avions très lourds avec du kérosène pour un mois et des repas chauds à bord, servis dans de la porcelaine. Très grand. Alors, c'était décidé, nous verrions du pays, avant. Rio, Salvador, Recife.

Des clameurs emplissaient une plage colossale. Recife enfonce un coude dans le ventre de l'océan Atlantique. L'immensité provoquait la clameur. Il fallait crier pour se faire comprendre. À quelques mètres du bord, c'était déjà très profond, indigo, vert-noir, en stries. Les rouleaux râpaient la côte et déportaient les nageurs vers le large. Les clameurs,

peu à peu, retombaient. Moins de vendeurs, moins d'enfants. La plage se dépeuplait et je regardais toujours là-bas, vers l'indigo d'acier inexorable. Personne, rien, rien que ce grondement monotone. Plus de tonneaux de maté pour casser les épaules des vendeurs. Les baigneurs, clairsemés, se dispersaient. Sans bruit, des familles entières levaient le camp. Là-bas, la nuit tombait brutalement. Mais le vide était pire que la nuit. Mon portugais suffrait-il à expliquer la crainte, à formuler le SOS sans ridicule ? Monterais-je dans une voiture en me retournant plusieurs fois ? Et comment serait le sac, le sac noir ? Les sacs noirs arrivent avant le déclenchement des guerres, à proximité des aéroports, pour l'évacuation discrète, avec des glissières, parfois. Je scrutai l'indigo. Je suppliai les rouleaux de m'emporter à sa place, pour qu'il ne faille rien expliquer, pour qu'il ne soit pas nécessaire de parler.

Puis Frédéric avait paru, à l'autre bout de la plage colossale, surgi de nulle part, le contour entier des yeux rouge, dévasté par le sel, une rigole de sang bordant les paupières, comme chez les vieilles personnes ou les extraterrestres.

Recife.

Dans les conversations ou les journaux, ce nom de ville ne surgit que rarement. Ce nom de ville déchire la mémoire. Et le convive inconnu était arrivé par le train de vingt heures trente.

Marcelo n'était plus une visite, ni un visiteur, mais une *visitation*.

FÉRAS

DES FILETS de féras, pour toi, pour vous, dit Vincent la veille, au téléphone. Mais il faudrait venir les chercher tout de suite, parce que je vais partir d'ici dix minutes. Le tunnel souterrain qui traverse la route débouche juste à côté de la cabane de pêche. La nuit bleue glisse au-dessus, sans toucher le néon ni les tags. Voilà. Vincent lève les yeux, ses mains encore occupées par les filets. Frédéric a encore été rôder vers les voies de chemin de fer. Pour un repérage, je lui ai demandé. T'occupe, qu'il a fait. Ce matin même, de passage à la cabane, il est venu m'aider pour les poissons, mais il a dit qu'il avait froid, très froid, et je lui ai conseillé de retourner à la maison. Rentre, rentre. Je suis inquiet, oui, tel menace qui a grand peur, qui parle ne fera pas, qui dit au loup fait reculer le loup, je sais, inquiet moins pour tous ces mots que pour ses yeux, ses paupières qui papillonnaient, et son regard terne.

BARQUE

VIENT un mardi qui est le surlendemain, mais personne ne le sait. Dans un demi-jour blanchissent les immenses feuilles de polystyrène déployées sur deux champs plantés de patates. L'un portera sa dernière récolte avant la réalisation d'un projet immobilier. Le ciel se soulève, bleu fumée, tranquille, sans vent. Il fait un froid poivré. Je prends le train pour Paris.

Avant-hier, Vincent a vu la voiture de Frédéric, immobile, et son vélo, bien à sa place. Il l'a entendu sortir de la maison mais il ne l'a pas retenu. Il avait choisi, lui aussi.

Un monsieur s'installe en face de moi, la cinquantaine largement entamée, le visage rond et plat, les pores du nez dilatés. Les yeux fermés, il se repose jusqu'à l'arrivée, à Bellegarde, d'une dame exubérante aux mains gelées, en foulard, manteau noir et catogan, qui n'aura pas besoin de trois minutes pour savoir que le monsieur enseigne et

consulte dans le domaine des plastiques, à raison de six heures en milieu universitaire et d'une poignée dans une école technique, après une formation en plastichirurgie. Ah! la cosmétique, quels trucs incroyables, du plastique irisé maintenant, en reconstruction. Il avoue un faible pour l'imagerie médicale. Elle est ingénieur en mécanique, battante, souriante, passionnée. Ils parlent de photo, de leur chambre noire, des bains et de la couleur, tentée, si, si. Son père à elle était chimiste, hop, un petit sachet, et voilà le virage sépia. Sinon tout virait au bleu. Vous vous rendez compte. Heureusement que le Cibachrome est arrivé. Et comment. Trois bains au lieu de neuf. Extraordinaire. Elle s'occupe de la soudure des plastiques. Métal et plastique, carton et plastique, textile et plastique. Par exsudation, par gravité, la joie quand surgit une commande pour vingt mille tonnes de matériau. Et le polystyrène, qu'est-ce que vous en pensez? Pas terrible, c'est mon avis aussi, des problèmes de recyclage, il se fendille, oui. Et les émanations de chlore, vous y croyez? Ils passent en revue toutes ces applications incroyables, les coques de bateaux, les intérieurs de voitures, les revêtements de cuisines. Sans fin. Sans fond. Et les Américains, oh non, ne sont pas meilleurs que nous. Tout sourire et pas de retour. Des contrats de quinze jours, pas plus, pour mieux pouvoir licencier. Pas un regard sur les gamins qui ne vont plus à l'école. Pas un regret. Elle aimerait être responsable d'usine, dans le Nord, en Normandie, là où les usines ferment les unes après les autres, où les ex-responsables d'usines qualifiés quémangent, font déjà la queue et

se bousculent au portillon. N'importe. La passion du plastique monte de cran en cran. Comme la journée réussie ou exceptionnelle, chez Nabokov, prend la forme d'un pont, d'une tour ou d'une zigourat. Leur passion donne le vertige. Un de mes étudiants, confie le plastichirgien d'une voix basse, précise et triomphale, vient de mettre au point un alliage inouï, avec du plastique, du métal, de la fibre de verre, pour... Pour? Pour un plancher d'hélicoptère.

Ils rient. Ils détournent la solution de chlorure. Pèsent sur l'engrenage par bain d'huile. Ils ne voient pas les CRS fouiller les sacs ni les cheminots touiller méthodiquement le ballast à la recherche de bombes. Ils parlent de leurs voyages à l'étranger avant de remettre leurs manteaux pour descendre. Du Japon, il raconte le garde-à-vous de l'exécutif de l'usine, rencontrant leurs homologues européens, dégainant les cartes de visite au moment où chaque paire se trouve face à face, exactement assortie, le directeur avec le directeur, le sous-chef avec le sous-chef, le consultant avec le consultant. De la Corée, elle décrit l'exécutif ravi de compter une femme parmi tous ces costumes sombres, un peu vieille, bon, mais si souriante, pour faire office de call-girl. En Allemagne, poursuit-elle, les PDG vont droit au but mais bloquent tout parce que leur gamin fête son anniversaire, le jour où vous vous déplacez tout exprès en sacrifiant votre vie familiale. En Angleterre, enchaîne-t-il, ils attendent quinze minutes pour se décider à dire la moitié, contournent, font des cercles, et des allusions à une couleur vive, pour se résigner à convenir, enfin, que la cible est rouge.

Ils se promettent des e-mails pour l'après-midi même.

Leur enthousiasme, leur vie bigarrée, leur persévérance à marcher au milieu d'un sentier hérissé de lames et bordé de précipices sont précisément ce qui lui a manqué, à Frédéric. Une passion, qu'auraient pu être les poissons, à lui qui passait pour un sauvage. Le plaisir du risque, la griserie d'essayer, se planter et repartir.

À Paris, il fait glacial. Le grésil mouille les cils. Des queues de cheval brillantes descendent des hautes maisons cendrées. Les mendiants s'agenouillent sur des coussins en chiffons, en plein trottoir. Dans le métro, un Iranien salue les messieurs dames, dit qu'il a quarante-trois ans et le cœur fâché, avant de passer entre eux avec un gobelet. Le métro 14, qui va si vite, a des doubles portes en verre pour la sécurité. La belle-mère d'une des trois dames du compartiment va faire un voyage en Afrique du Sud, bientôt. Un jeune du dixième arrondissement rêve de tir à l'arc. Son copain, le teint irlandais et le cheveu noir, à un trek en Asie. Ils sont là et pas là. Une petite vitre tombe.

J'ai du temps.

Au sous-sol du musée Marmottan se balance une barque de Monet, de 1897, dans l'angle du haut à droite. Les tolets grincent. L'air est fluvial. Impeccables, les Japonais sourient. Ils n'ont pas d'ampoules aux mains. Rien d'autre que l'eau, sinon, dense, très noire, avec des serpentins rouges dedans, alors que monte au bord des lèvres ce goût de vieilles pièces d'or, de vase et de mousse, pour s'apercevoir que le noir est fait de toutes les couleurs.

Arrête.

Tu vois des passerelles partout. Un chien noir, une machine, son ventre coupant, un tandem appuyé contre un mur, un bon de commande, les trois mots *glisser dans l'urne*. Même la simple fente d'une boîte aux lettres, qui parle de demain, de tournée du facteur et de réponse à venir. Rien qu'une affaire de porosité. Nous sommes perméables à certains moments, imperméables à d'autres. Il arrive de souhaiter les deux états simultanément, de s'enfermer et d'attendre intensément qu'il arrive quelque chose, n'importe quoi, dehors, et de se trouver là quand cela arrivera. Oui, quand tu appuies ton front contre la vitre, quand c'est Nouvel-An, qu'il neige, que tu n'allumes pas la lumière pour mieux voir celle du dehors, surprendre un pas, une silhouette, un signe à déchiffrer. Les Romains appelaient auspices l'observation des oiseaux et les présages tirés de leur vol. Tu fermes les écouteilles quand il y a trop de désastres, à la radio, et que tu appuies sur la touche *stop*.

Cette journée garde en réserve un dernier signe.

Dans le train du soir, un groupe de gamins de retour d'une visite à la Cité des Sciences de La Villette descend à Mâcon, juste avant deux jeunes types qui râlent contre la longueur peu généreuse des sièges d'Air France et disent putain toutes les trois phrases. Ne restent plus que le turquoise passé des fauteuils et les fossettes d'un homme qui lit, intensément, avec une vieille carte d'embarquement de Delta Airlines comme marque-pages. Lorsqu'il se lève, je regarde le dos du livre et déchiffre son titre : *Navigation par gros temps*.

*L*A FÉRA ouvre un œil doré et noir. Sa peau s'enroule, croustille. Il est presque huit heures et demie. Je tiens mon passeport à la main. C'est dimanche. Je touche le bord, le bord extrême qui s'effrange. C'est beau, dessous. Des particules de force s'accumulent comme des copeaux d'acier attirés par un vaste centre magnétique et forment un noyau si dense que rien ni personne ne pourrait le briser. Une révolution, qu'on dit quand il tourne, et la lune, et la terre, jusqu'à l'œil endeuillé, bicolore, au centre d'un ouragan. Juste un hurlement terriblement conscient, abrupt. J'entends le cri enroué d'une corneille, plus bas. Je me demande si j'ai pris de la hauteur. Je vois un grillon, miraculeusement au sec quelque part dans l'herbe ruisse-lante. Et le tube, le tunnel enroulé de la vague autour du surfeur. Je dis je suis. Je tiens un bouclier à la main. Je suis Frédéric.

RHIN

DOUZE heures après avoir découvert le titre *Navigation par gros temps*, la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Peeter Sauter, un Estonien rencontré dans un train voici quatre ans, et sa femme, Tiina, et trois de leurs cinq enfants, et leur jeep-van qui a dans ses pneus deux nuits de route d'affilée depuis le sud de l'Espagne, depuis le camping Don Cactus.

Ils restent plantés devant la dame dans sa grande maison, ils gardent le soleil de Valence sur leur nez et un fourmillement dans leur corps, ils ressemblent à des rues de briques cassées avec des tags multicolores dessus, frénétiques, inconscients, débrouillards, rayonnants. La Suisse terre d'accueil, c'est bien ce que la dame avait dit, voici quatre ans, passez quand vous voudrez. Quatre Genevois sur dix sont des étrangers. Bienvenue. Les trois enfants montent à l'étage, heurtant chaque marche, et laissent derrière eux un sillage de miettes et d'éclats de

rire. Aucun courrier, non, aucun e-mail n'est arrivé. Vraiment ? Rien, vraiment. Les parents, abasourdis, posent des questions brèves, en forme de petits carrés doubles à cocher, l'un ou l'autre, d'une croix.

— Marié ?

— Non.

— Des enfants ?

— Non.

— Il vivait seul ?

— Non. Oui. Non.

— Sauvage ?

— Non.

Ils ne comprennent pas. Ils cherchent un mouchoir pour dissimuler l'éléphant. Car ça aide, de pouvoir se raccrocher à une raison. Ils poussent les exemples devant eux, pour essayer le choc, et battent en retraite. La nouvelle décharge en eux ses copeaux de métal et ils luttent pour revenir à eux, à l'insouciance d'une famille nombreuse, épuisée, revenue de la mer. Ils disent que c'est sûrement, alors, ce qui pouvait lui arriver de mieux. Le mot *mieux* combat l'odeur de citron du cake en train de cuire dans le four, avec les œufs vivants dedans. Ils cherchent d'autres cas, un ami qui, une connaissance que, justement, peine perdue, ils ne se souviennent que de Schumann qui, souffrant d'acouphène, s'est jeté dans le Rhin.

— Homosexuel ?

— Non.

Ils ont dansé, nus. L'Estonie, avec un peu de décalage, c'est mai 1968 en plus ébouriffé. Des mains qui se tiennent, innombrables, en chaîne humaine, pour tenir le passé en respect. Ils ont bu,

beaucoup. Ils avaient l'habitude de boire, autant lui qu'elle. Plus maintenant, plus maintenant, ils l'assurent. Ils sont montés au ciel, au septième, souvent. Pourquoi dit-on couronner sa flamme, pour un homme, et tomber dans le feu, pour une femme ?

— Il buvait ?

Pourvu qu'ils partent, qu'ils emportent le cake brûlant sous l'aluminium, son cœur de citron qui pulsera sur les milliers de kilomètres des routes allemandes.

— Non.

SILURE

DEVANT notre maison de la Métairie, à Sète, poussait un massif de marguerites, taillé en boule gigantesque. Longtemps, il a servi de toise pour mesurer la croissance des enfants. Tout ce blanc répondait à la couleur des manteaux de mes frères, sous leur chapeau rond, la main droite de Frédéric tenue par la main gauche de ma mère, moi au milieu, ma main droite tenant Vincent, qui regarde Frédéric. Désormais, chaque photo s'ouvrirait comme un triptyque, les garçons symétriques sur les deux volets qui encadreraient la fille. Sur celle-ci, ma mère porte un tailleur aux larges manches de velours. La photo s'arrête aux épaules.

Gisèle. Elle s'appellera bientôt Hermeline, Fée-Fouine, Tol, Granny.

Sur une autre, toute petite, on la voit dans la mer, les jambes dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, avec largement de quoi garnir son maillot à baleines. Elle porte un bonnet de bain collé au crâne mais son

maillot ne sera pas mouillé en entier. Aime-t-elle seulement la forme de ses jambes ? Ailleurs, la voici enfoncée dans un gros fauteuil, l'almanach Vermot à la main, un long jet de salive, projeté à distance de la commissure des lèvres, pour étoiler la page. Le jet inonde les dessins de Faizant, de Gébé, et même les petits hommes en chapeau melon, dans les albums de Dubout, qui disparaissent, aussi gras que du fil de fer, entre de formidables mamelles. Dans *France-Soir*, elle fait le jeu des sept erreurs et ne rate jamais les mots croisés. Elle cherche la doctrine philosophique selon laquelle ce qui arrive est déterminé en neuf lettres et le nom, en six lettres, du grand poisson physostome qui vit sur les fonds vaseux des grands fleuves et de certaines mers, la mer Noire ou la Caspienne.

Le jour de son mariage, elle avance comme un navire. Une voile carguée, bien plus grande que tous ceux qui l'entourent, plus grande que l'époux. Il a l'air triomphant et perplexe. Elle, l'air étonné et résigné de se trouver là, l'air, surtout, d'avoir su déjouer jusqu'au dernier moment tous les pronostics, au sujet de l'élu.

Elle a vingt-six ans. Tard, pour se marier, à l'époque. Elle est laborantine dans le domaine des vins. Sa collègue, Ruth, parle par rafales et le verre de ses lunettes doit bien avoir deux centimètres d'épaisseur. À la porte du labo, elles mettent *Ne pas déranger*. Elles font le noir, parfois. Elles travaillent, beaucoup. Mangent du saucisson et du fromage, sur place. Le grand patron est un seigneur radin, comme tous les seigneurs. Elles se racontent *La Jument verte*, adorent Fernandel. Parlent de Bourvil,

du jour où rien ne va, du lit pliant mural où il se pince les doigts, de la chemise rapportée de la blanchisserie et de la bataille contre ses épingles, de la haie derrière laquelle il se change en vitesse, pendant que les enfants des écoles le montrent du doigt en riant.

C'est Gisèle que remarquent les hommes. Le fils d'un client alémanique fête même ses demi-anniversaires.

— Mademoiselle, aujourd'hui, nous sommes le 5 décembre et vous avez vingt et un ans et demi.

Mais Mademoiselle le trouve trop benêt. Restent trois prétendants sérieux : un Canadien très calme à la voix basse et aux gestes d'ours, un Hongrois à la belle prestance surnommé Darab, ou Petit morceau de sucre, et un Suisse bavard au poil de renard, frère de trois sœurs exigeantes. L'odeur du saucisson et du fromage subsiste pendant la visite d'hôtes prestigieux. Mademoiselle calcule encore plus vite que le grand patron. Elle lui montre ses erreurs. Il n'a pas l'habitude de ceux qui ne se laissent pas impressionner. Son insolence le charme, d'autant plus qu'elle a raison.

Darab a huit ans de plus que Gisèle et vient d'un pays étranger, bien plus lointain que l'Italie. En Suisse, les Italiens viennent percer des tunnels et construire des routes. Ils s'endorment debout en servant aux restaurants, veillent la nuit dans des couloirs d'hôpitaux qui résonnent. Darab est hongrois. Un beau pays, déjà oriental, de lacs, de forêts et de ponts, menacé par les Soviétiques. Le Canadien ne se fait pas de soucis, pas assez. Il rit, il mange, il met ses bras autour d'elle. Le frère aîné de

Gisèle, Georges, pourtant une grande gueule, admire Darab et il ne sait pas très bien pourquoi. Pour son élégance de chat. Sa fierté. Son instinct. Il fulmine, Tonnerre! tout cela est si fortuit. Autant jouer à pile ou face. Se dire que tout peut basculer, d'un moment à l'autre, et tout faire changer. Cinquante ans plus tard, à un Noël, Georges dira, du respect rêveur, et ça c'est vraiment rare chez lui, dans la voix :

— Ah, celui de Hongrie...

Avec d'autres jeunes viticulteurs, Darab vit chez un vigneron et partage sa vie de famille. Ses deux filles, des pimbêches orgueilleuses, l'ignorent pendant cinq mois. Une atmosphère glaciale, *drei Meter Entfernung*, des hôtes à trois mètres de distance qui ne lui adressent pas la parole. Pas le plus petit *comment ça va?* Le président de Hongrie, bien plus tard, déroulera le tapis rouge en l'honneur du distingué œnologue qu'il sera devenu entre-temps.

Gisèle calcule et écrit bien. Bien écrire et bien calculer départagera aussi les prétendants, disqualifiera le Canadien confortable et le Hongrois élégant. Le Suisse au poil de renard taille ses crayons, pèle les pêches en fronçant la bouche, tient des livres de comptes. Il parle, beaucoup, il la fait rire, souvent.

Jean-Pierre. Dit le Petit Rat, le Petit Rat Ligneux, ou Rogneux, Rose et Blanc puis Grano.

Il tourne autour d'elle. Il prend ses yeux avec les siens. Il tient à elle. Il ne lâche pas son os. Il se retient à elle. Elle est un beau morceau. Le chic anglais, des ongles coupés courts, des cheveux noisette aux reflets de paille, rien à voir avec l'extravagance de ses sœurs

à lui et leurs pattes laquées. Il la veut. Elle sait qu'il n'a pas été gâté, dans sa jeunesse, qu'il mettra bientôt une plaque de laiton à sa porte et un fauteuil pivotant en cuir derrière son bureau. Que ses yeux brillent quand il a davantage de travail que prévu. Elle a envie de vouloir quelque chose aussi fort que lui. Elle est une tartine, une lampe, une touffe d'herbe au-dessus de la paroi abrupte. Que quelqu'un puisse avoir autant besoin d'elle la trouble, l'embarrasse et l'attire à la fois.

Personne ne s'y attendait, pas même Georges, qui se rappelle son impression :

— Il m'a fait peur. Et il est arrivé en retard, à la maison, la première fois.

Représentant en vins, son futur beau-frère s'apprête à partir pour le midi de la France, face aux vignobles du Maghreb. Il sera toujours en retard, dans la vie, toujours rapide, en calcul.

Gisèle l'écoute, elle l'épouse. Les vins des coteaux de Mascara, en Algérie, sont violets. Ils charpentent des crus plus fades, réveillent les rouges passe-partout et leur donnent du caractère. Après avoir dodiné dans le verre, le vin dit son chapelet. Il pleure, qu'on dit aussi. La première gorgée est polie, la seconde obstinée, la troisième robuste. À Sète, Jean-Pierre devient l'agent de la société viticole. Proche du cimetière marin, sur la corniche, leur première maison s'appelle La Muette. Là vit le chat Moune, qui dormira entre les jumeaux sans les écraser, et Gisèle, cette fois, pose dans un très gros manteau noir, les mains dans les poches, un châle sur la tête, à quelques mois de sa naissance. Un peu turque, parmi les plantes grasses

transies. Avril peut être glacé, parfois, même là-bas. Ni de bois ni de végétal, un agave, au premier plan, tord ses bras, grandes mâchoires bien défendues, gonflées de sève arrêtée, stockée, attendant encore pour reverdir. Damier noir et blanc, le sol du salon de la maison suivante n'a pas de tapis. Au bas des portes-fenêtres, des boudins de cretonne rembourrée freinent les vents coulis et le mistral. Gisèle se déplace en solex. Au marché, elle remplit ses sacoches de crustacés vivants et de légumes. Elle sait vider un poulet. Quatre ans plus tard, elle lui donne deux fils d'un coup, à lui qui a toujours préféré les filles.

En lunettes noires, Jean-Pierre porte ses fils jumeaux, énormes, sur une jetée au bord de la mer. C'est une photo rare. La seule où il porte ses enfants. Il se tourne vers l'un, vers l'autre. Fier, stupéfait d'avoir été à l'origine de tout ça, moins penché sur eux qu'écrasé par des lapins de concours, des courges primées, des pivoinés médaillés d'or. Incrédule d'en tenir deux à la fois, partagé entre la jubilation et l'accablement. Ses muscles se tendent. À la naissance, Frédéric pesait trois kilos six cents. Un quart d'heure plus tard se présentait Vincent, trois kilos deux cents. Et tout le jus autour. Gisèle, jusqu'à sa délivrance, rampait. Le docteur a trouvé les enfants exceptionnels, aussi parfaitement formés que deux bébés normaux. Enfin, nés séparément, se rattrape-t-il.

À table, les mêmes noms circulent au-dessus des verres : Garanjoud, Mahler, le grand patron. Le négociant, l'antenne parisienne, le grand patron associé aux affaires de cœur à rebondissements,

alors que les deux premiers symbolisent la ruse et la réussite. Garanjoud a une maison de campagne avec du papier peint à grandes fleurs, dans l'Isère. Mahler, fils illégitime d'une comtesse hongroise, règne à Paris, avenue de l'Opéra, où ses secrétaires soulèvent les récepteurs de téléphones très lourds, si pareils à des pommes d'arrosoir, au tuyau qui tire-bouchonne. Le grand patron boit trois décis dans un bistrot et rencontre une belle Haïtienne, Joujou, qu'il épouse.

Avec ses associés et leurs femmes, Jean-Pierre et Gisèle font des pique-niques dans les lits asséchés des rivières de l'Hérault. Ils plaisantent, admirent les escrocs, les malins. Mais Jean-Pierre travaille plus que jamais. Ils divisent le monde en deux camps : les braves et les *ceux qui savent y faire*. Pas en ceux qui divisent le monde et ceux qui le croquent en entier. Chacun veut sa part de soleil, de confort et de fesses. Ils tirent les fauteuils arrière des voitures sur les galets. Ma mère porte un short. On dirait une actrice d'un film réaliste italien. L'air sent le fenouil, et leurs doigts, le liège des bouchons.

CRABES

DES SACOCHES en nylon écossais de son solex, Gisèle extrait deux crabes tourteaux et une araignée de mer. Celle-ci a quelques copeaux de bois entre les pattes et eux des algues. Gisèle les pose sur le damier noir et blanc du salon, juste un moment, et referme la porte.

La fille de la voisine fête ses huit ans, cet après-midi. Avec ses invités, elle veut que Gisèle organise le jeu qu'elle lui a promis. Gisèle emballe une grande tablette de chocolat dans plusieurs épaisseurs de papier kraft puis la ficelle solidement.

Par saccades, l'un des tourteaux avance à reculons et se cache sous le fauteuil. L'araignée bouge à peine. Les crabes recherchent les coins les plus sombres.

Dans les pays du sud, il n'y a souvent pas de tapis, sinon contre les murs. Du carrelage lisse, des tommettes et des courants d'air. Le crabe glisse. Par la fenêtre, Vincent l'a vu, puis Frédéric aussi.

Personne d'autre. Même pas les invités d'à côté. Ils l'ont aperçu tout de suite, avec l'air aussi intrigué qu'émerveillé du chien qui remarque l'ange avant le berger. Ils ont quatre ans et demi. Ils disent Train et Trône pour Rhin et Rhône. Ils savent que le thon vit quinze ans et l'espadon parfois jusqu'à cent. Au jardin, ils aiment soulever les pierres. Ils s'approchent. Si tu le tiens de côté, le crabe, il ne pince pas. Le plus grand mystère est ce qui se voit.

Frédéric touche les antennes. Les yeux du crabe sont deux grains de poivre. Vraiment très petits, aussi petits, proportionnellement au volume de la bête, que ceux de la baleine dans *Pinocchio*. La carapace est luisante, à la fois veloutée et rugueuse. Elle rappelle la peau du coing et la moleskine qui recouvre les carnets. Vincent se rapproche le plus possible du crabe et se met à plat ventre, juste à sa hauteur.

Voilà. Plus rien ne manque : le bonnet de ski, le masque de plongée et les mouffes. Il suffit de penser à tout. Elle se demande pourquoi elle a gardé le bonnet de ski et les mouffes, depuis qu'elle habite le Midi. Le masque de plongée remplacera très bien les lunettes antibrouillard à élastique. Tu viendras, tu viendras ? On jouera ? Il y a des gens qu'on aime pour une phrase, une idée, un sourire.

C'est rugueux et doux à la fois. Ça ressemble à une grosse araignée en armure. Le bord de la carapace gondole comme un bord de tarte. En plus aigu. Plus marquées, les encoches. On pourrait se peigner avec. La chair se cuit et se remet dans le plat. Dans la carapace. Vincent prend un crayon et pousse le crabe. Frédéric le retourne. Ses pattes sont

vertes, là où elles rejoignent l'abdomen. Plus imprévisible, plus intéressante qu'un chat, la bête. Surtout quand elle marche. Un outil qui se mettrait à bouger, en laissant derrière lui une trace humide. Peut-être que le crabe pisse de trouille ?

Ah ! et le réveil, ne pas oublier le réveil, pour chronométrer. Mais Gisèle préfère prendre le sablier, le tout petit, le dé de sable blanc qui, renversé, mesure exactement deux minutes.

Le deuxième crabe se recroqueville sous le canapé. Vincent voudrait bien l'écraser, juste pour voir comment c'est à l'intérieur. Leur mère écrase les guêpes contre la vitre avec une boîte d'allumettes. Leur père ouvre la vitre et prend une serviette pour les faire sortir. Oui, juste voir si c'est mou et blanc, dedans. Il doit y avoir une façon de tuer les crabes. Celle de leur mère, qui les bascule dans une marmite qui fume. Ou une autre. Avec elle, ils ont vu comment un voisin tue les lapins. Il leur tape sur le nez, laisse le sang couler, ouvre le ventre puis enlève les yeux.

Les invités rient. Dès que Gisèle retourne le sablier, ils enfilent à toute vitesse le bonnet de ski, le masque de plongée, les gants, empoignent un couteau et une fourchette pour s'attaquer à la tablette de chocolat. Deux minutes sont vite passées.

Les jumeaux n'ont pas peur. Ils ne sourient pas. On ne sourit que lorsqu'on a peur. Le deuxième crabe est plus grand, une femelle sûrement. Un crabe de dix centimètres de large donne environ cent grammes de chair. Vincent touche la carapace. Le bout des pinces est noir avec des reflets violets.

Les algues ont un bon goût. Le premier crabe pince Frédéric qui se met à sucer son doigt. Un goût sucré, de fer et de cuivre.

Le couteau et la fourchette ont vraiment du mal à venir à bout de la ficelle serrée. À travers le papier tailladé paraît le chocolat hérissé, grumeleux, si pareil aux huit pattes arrière des crabes. Du pouce et de l'index, Gisèle retourne encore le sablier. Jean-Pierre apporte une caisse de *grappillon*, un jus de raisin sans alcool qui sera parfait pour la fête, et demande où sont les jumeaux. Mon Dieu. Ils ne sont pas au jardin. Non. Alors ? Elle ouvre la porte du salon. Frédéric lèche son doigt. Vincent regarde l'araignée, plus rouge, bien plus défendue. Mieux qu'un château fortifié. Sans une seule surface lisse, rien que des piquants. Les jumeaux n'ont pas peur. Jean-Pierre recule. Ils n'ont rien, ils n'ont rien du tout. L'un des invités paraît au seuil du salon, un masque de plongée sur la figure et ganté de laine. Jean-Pierre ne sait pas répondre à ses fils quand ils lui demandent où dorment les chevaliers et d'où vient l'électricité. Il ne connaît pas le nom des sommets, seulement le nombre d'étoiles des hôtels où il n'est encore jamais allé.

Gisèle sert à boire aux invités. Elle chante faux mais elle a un joli rire. Jean-Pierre danse bien, ne rit pas mais se frotte les mains. Les trois sœurs de Jean-Pierre n'aiment pas Gisèle : trop effacée, pour ces flambeuses sans le sou mais prêtes à tout. Trop soumise, pour l'une des sœurs, mariée à Antibes, qui n'hésite pas, elle, à envoyer son chauffeur chercher la salade. Trop bonne ménagère. Des mains si rugueuses. Jean-Pierre a les yeux qui brillent.

Gisèle lui convient. Il est timide et goulu. Il aurait voulu être géologue et faire de longues études. Mais sa mère s'était retrouvée veuve avec quatre enfants. Tu assureras le pain, d'abord. Un apprentissage de commerce, voilà par quoi tu devrais commencer. Gisèle le protège. Il la protège. Elle ne gaspille pas. Elle sera intendante. Il a failli dire cantinière. Il sera pourvoyeur, lui le cadet dont se moquaient les flambeuses, leur index verni pointé sur le casque de jeune recrue, un saladier à l'envers qui lui tombe sur les yeux, dans l'album. Des yeux à lunettes. Il parcourt le long corridor qui mène à l'envers de son corps. Sans lunettes. Le long corridor qui mène à l'envers du dehors. Il se serre contre elle, à la cuisine. *Oh, toi, tu aimes tout ce qui bouge!* entend Vincent qui est sous la table.